MAIL EDITION.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 14 JUIN 1893. 66me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Bonnet, Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS. MERCREDI, 14 JUIN 1893

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes ontes et Locations, etc. qui se soldent au prix dit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

VENTES DE CE JOUR.

Bourse des Encanteurs.

PAR JOHN H. O'CONNOR—Les cottages doubles Nos 251 et 253 rue Marais et 601 et 601 1/2 rue Bourgogne

PAR MACON, DENIS & KERNAGHAN—Grande vente importante de propriétés de choix dans le centre commercial. Une bonne occasion pour les grands et petits capitalistes de faire d'avantageux placements.

Bourse St-Charles.

PAR SPEAR & ESCOFFIER — Vente à l'encan de propriété rémunératrices et bien situées. Propriétés rue Royale.

PAR ALBERT PAUL — Emplacements attrayants pour bâtir; 26 grands terrains élevés.

PAR A. BRIGNONI.—Au local coin des rues St-Charles et Erato — Machines, shafting, bandes, ice crusher, machine à ice cream, Monarch Range, comptoir, vitrines, etc., etc., dynamo.

La question des levées et le système des débouchés.

Les inondations dont la haute Louisiane est, en ce moment, la victime, et qui y causent tant de ravages, rappellent, de nouveau, pour la centième fois, peut-être, toutes les attentions sur le Mississippi et sur les moyens pratiques d'en maîtriser les caprices, d'en régulariser le cours, de façon à prévenir les catastrophes dont nous sommes, depuis tant d'années, les témoins.

Nos confrères de la Presse quotidienne traitent la question avec beaucoup de zèle, beaucoup de constance, et, aidés des connaissances des hommes du métier, ils jettent, parfois, sur un problème qui paraît, jusqu'ici, insoluble, d'assez vives lumières.

L'un d'eux—notre excellent confrère du *Picayune*—s'en prenant au système des débouchés, qu'il attaque, public, à ce propos, des chiffres officiels qui semblent être la condamnation du système.

Après avoir dit que l'Atchafalaya, rivière large de 1,000 pieds, et le Lafourche, bayou où peuvent pénétrer de vastes steamboats, presque toute l'année, sont déjà de très convenables débouchés, et que s'ils ne suffisent pas, c'est qu'ils sont impuissants à accomplir la besogne que l'on attend d'eux, que ceux qu'on leur ajouterait, n'en feraient guère davantage il fait le relevé des différentes pentes constatées dans le cours du fleuve, à partir de Cairo jusqu'à son déversement dans le Golfe.

Voici ces chiffres :

Cairo est de 268 pieds au dessus du niveau de la mer, et à 1,060 milles du Golfe. La pente est d'un peu moins d'un pied, tous les 4 milles.

Memphis est de 181 pieds au-dessus du niveau de la mer à 835 milles du Golfe. La pente est d'un peu plus de 1 pied, tous les 3 milles, à peu près la même que plus haut.

Jusqu'à présent, tout va bien, et la vélocité du courant ne peut qu'augmenter, au lieu de diminuer.

A partir d'Helena, Arkansas, les conditions changent.

Helena se trouve à 140 pieds 5 au-dessus du niveau de la mer, et à 760 milles du Golfe. La pente n'y est plus que de 1 pied, tous les 5 milles.

A Arkansas City, la situation s'aggrave encore. A la hauteur de cette ville, le fleuve est de 95 pieds au-dessus du niveau de la mer, et à 625 milles du Golfe. La pente n'y est donc plus que de 1 pied, tous les 6 milles.

A Vicksburg, c'est pire : la ville n'est qu'à 40 pieds au-dessus du niveau de la mer, et, de là au Golfe, il y a encore 465 milles. La pente est ainsi réduite à 1 pied, tous les 11 milles.

Enfin, l'embouchure de la Rivière Rouge n'est plus que de trois pieds 1 pouce au dessus du niveau de la mer. La distance qui la sépare du Golfe est de 312 milles, et la pente n'est plus guère que de 1 pied, tous les 100 milles. Elle est tellement faible, qu'elle ressemble beaucoup à un véritable niveau.

Ce n'est donc pas dans le bas Mississippi que serait l'origine du mal, mais à partir d'Helena (Arkansas) jusqu'à Vicksburg, puisque c'est à partir de ces deux villes que la pente diminue.

On le voit : avec le temps, les alluvions du fleuve ont, dans le courant, produit un exhaussement de terrain, à partir de l'Arkansas—de telle sorte qu'il s'est formé, dans le parcours du Mississippi, une sorte de dépression, si l'on veut, de la vallée qui commence à Cairo, pour se relever à partir d'Helena jusqu'à Vicksburg et à l'embouchure de la Rivière Rouge. C'est donc à partir de la région supérieure de l'Arkansas qu'il faudrait chercher à réparer le mal, et s'il était possible de trouver le remède dans quelque débouché, c'est à cette hauteur qu'il faudrait l'appliquer.

Voilà sur quoi repose le système préconisé par les partisans des levées à outrance. Malheureusement, il ne nous a pas, jusqu'ici, été d'une grande utilité. Il n'a pas tenu tout ce qu'il avait promis. Nous donnera-t-il jamais la sécurité dont nous avons besoin, et quand nous la donnera-t-il ? A qui la faute ? Est ce à la façon dont sont construites les levées ? Est-ce aux matériaux qui servent à leur construction ? N'ont-elles pas été décrétées et dans les rats-bâts qui semblent terribles qu'il est d'autant plus difficile de combattre, que leurs attaques souterraines échappent, presque toujours, aux plus minutieux examens ?

Quant aux débouchés, s'ils ont beaucoup de partisans, ils ont aussi beaucoup d'adversaires. On leur reproche de ralentir le cours du fleuve, de laisser s'accumuler, ici et là, sur son parcours, les matières solides que les eaux charrient avec elles, et, enfin, de produire, aux approches du Golfe, des marécages qui arrivent, avec le temps, à obstruer le cours ci. Le fait est que le fleuve n'est devenu réellement navigable que depuis l'établissement des jetées et des levées continues. Cela est incontestable.

Le problème est donc extrêmement compliqué. Après tant de travaux accomplis, tant de millions dépensés, tant de chemin fait, nous sommes encore loin de toucher au but, de l'apercevoir même. En attendant, que d'insécurité, que de pertes, que de terres inondées, que de récoltes détruites !

N'est-il pas temps d'en finir avec toutes ces incertitudes, d'en appeler aux lumières des illustrations du métier ? C'est là une œuvre essentiellement nationale, puisqu'il s'agit de sauver de la ruine, près de la moitié du pays. Que le gouvernement de Washington réunisse donc au Congrès des plus célèbres ingénieurs hydrographes, et qu'il soumette le problème à leurs études, à leurs délibérations, sans esprit de parti et sans parti pris. C'est le seul moyen, croyons-nous, d'arriver à la vérité. Le jour où le Congrès prendra cette mesure suprême, il aura bien mérité de l'Union.

For Malaria, Liver Trouble, or Indigestion, use BROWN'S IRON BITTERS

LOUISIANE.

Le Louisiana Planter and Sugar Manufacturer, Nouvelle-Orléans, du 10 juin :

—LETTRE DE LA PAROISSE IBERVILLE :

Enfin, la sécheresse des trois semaines passées, est terminée. Depuis dimanche, nous avons eu d'excellentes ondées, et la végétation a repris une vie nouvelle.

Le maïs promet une abondante récolte. Il y a, malheureusement, à craindre que les pluies ne se prolongent trop. Cependant, si nous n'avons pas d'inondations, nous sommes sûrs, dès maintenant, d'avoir une bonne moisson. La canne est sensiblement avancée ; une grande partie a été sarclée.

Feu le Dr J. P. R. Stone disait souvent que quand, le 4 juillet, la canne avait atteint la hauteur d'une barrière ordinaire, c'était un signe de récolte abondante. Nous avons encore quatre semaines à passer, d'ici là, et la hauteur voulue est déjà atteinte.

Le fleuve, à Plaquemine, marque 31,1, une hausse de deux dixièmes et demie dans les dernières vingt-quatre heures. En allant de ce train, il ne lui faudra pas longtemps pour atteindre la même hauteur que l'an passé. Il ne s'en faut que de deux pieds.

M. R. G. Comeaux, de Mayflower, est chargé d'inspecter nos levées, depuis Plaquemine jusqu'à West Baton Rouge. Jusqu'ici, il n'y a pas de danger ; mais il faut de la vigilance pour prévenir tout accident possible.

Sur Homestead, M. F. D. Robertson a une superbe récolte, tout à fait débarrassée des mauvaises herbes, grâce à un travail incessant. M. Robertson a 390 acres de cannes, et il compte faire plus d'un demi-million de livres.

Le Capt. Wm. C. Hardwick a une grande confiance dans la récolte ; il a vendu à nos planteurs des milliers de boisseaux de maïs et d'avoines, payables en décembre.

Ceux de nos planteurs qui ont fait leur demande pour la prime, d'une façon régulière, sont étonnés qu'on n'en ait pas de nouvelles à la Douane. Ils voudraient qu'on envoyât au moins un accusé de réception.

—LETTRE DE LA PAROISSE ST-MARIE :

Il reste très peu de cannes à sarcler, surtout sur le bayou. Là, le drainage se fait naturellement. Le long de Tèche, l'eau s'écoule naturellement assez vite ; elle permet ainsi au travailleur de soigner la terre et de l'aider à sécher le plus vite possible. Par derrière, dans les terres basses, la besogne est plus lente et plus difficile.

Dans la région de Cypremort on a fait jouer les pompes, cette semaine, pour enlever l'eau qui s'accumule dans certains endroits. On y arrivera facilement, à moins qu'il ne survienne des ondées qui arrêtent les travaux. Il y a des mauvaises années, personne ne voulait de pompes ; tout le monde en a aujourd'hui, et l'on en fait un très utile usage.

Bientôt, vont commencer les travaux préparatoires pour la roulaison et les réparations du matériel indispensable.

Camperdown est prête. On fait aussi de grandes réparations sur Germania, à M. Valentine Schwan, et on ajoute des machines à celles qui existaient déjà.

Sur Bayou Salé, M. J. D. Capron a achevé son nouveau moulin ; il pourra rouler autant de cannes qu'il voudra.

La raffinerie Caffery aura, bientôt, achevé ses achats de cannes. Elle les paie au très bon prix. Il en est de même d'Adeline. En général, les raffineries sont en état de faire, cette année, une besogne assez bonne que rapide.

—LETTRE DE LA PAROISSE POINTE-COUPÉE :

Les nouvelles ne sont pas aussi encourageantes, cette semaine, que la précédente. Un peu trop de pluie. Nous n'en avons pas besoin, nos récoltes ne sont déjà que trop encombrées d'herbes parasites.

Les nouvelles du fleuve ne sont pas aussi satisfaisantes. Le Mississippi a hausé de 4 pouces en 24 heures. C'est, sans doute, la conséquence des pluies qui viennent de tomber. Les eaux de l'intérieur provenant de l'Atchafalaya envahissent peu à peu les terres de nos planteurs du Nouveau Texas et de Fardoche ; elles ont détruit énormément de maïs et de coton.

M. Jos. Lejeune a, sur son habitation, près de New Roads, 150 acres de cannes superbes ; M. J. H Sonnier, 525 acres.

Sur Mina et Grand Bay, à MM. M. Bergeron et Arcade Major, les récoltes sont de toute beauté.

De River Lake nous avons quitant à dire. M. F. C. Major qui en est le propriétaire, y compte faire de grandes améliorations.

Il en est, du reste, de même sur un grand nombre d'habitations de la paroisse sur Ingleside, sur Oakland. Sur cette dernière, on va construire un double effet d'une capacité de 80,000 gallons, qui sera prêt pour le commencement de la roulaison. Nous y avons vu des souches qui sont prêtes pour le marcotage.

Sur Alma, on fera probablement, cette année, un million de livres de sucre.

DES FLEURS A LAFAYETTE.

Nous lisons, dans le *Figaro* du 31 mai :

On se plaît à peindre les Américains comme des personnages exclusivement pratiques. Ils ont, pourtant, fait preuve, hier, de la plus belle des qualités morales, et il n'est pas vulgaire de voir se moigner de la reconnaissance après cent dix-sept ans.

Le *Figaro* a déjà expliqué comment on a l'habitude aux Etats-Unis de décorer de fleurs, le 30 mai, les tombes de ceux qui ont pris part à la guerre de l'Union.

Un régiment américain qui porte un nom cher à la France, le "Lafayette Post, No 140", a délégué à Paris un de ses officiers, M. Henry-H. Adams, en le chargeant de porter hier des fleurs au cimetière Picpus sur la tombe de Lafayette.

Ce cimetière est absolument ignoré des Parisiens. Il est enclos dans des dépendances du couvent de Picpus, rue de ce nom. Pour s'y rendre, il faut traverser une longue cour et deux jardins.

Fermé depuis 1878, il appartient à une Société administrée en forme de tontine et présidée par le comte de Mérode.

C'est là que reposent les chefs de nos plus grandes familles, les Montmorency, le duc de Cadaval, les Rohan-Rochefort, le marquis de Pimodan, les La Vauguyon, M. de Montalembert, les Millon de Montbeliard, les duc de Lévis et Mirepoix, J.-B. de Chabot, le marquis de Nadaillac, les de Rémusat, de Lasteyrie, Doudeauville, Polignac, de Quélen.

A ce cimetière est ponctuel l'aristocratie commune, celle qui ont été jetés pêle-mêle par centaines les nobles et les roturiers, plus nombreux, qui ont été guillotinés sur la place du Trône. Là se trouvent, sous des herbes épaisses, au milieu des ronces les plus humbles, très généralement, la grand'mère, la fille et la petite fille : la duchesse de Noailles, la duchesse d'Ayen, la vicomtesse de Noailles. Au milieu du champ encadré d'arbres, une colonne sur laquelle on lit : le prince de Salm. Les descendants de celui-ci ont acheté toute la fosse commune qu'ils ont enclose de murs.

Hier, à deux heures et demie, le cour du couvent était pleine de monde.

Sur un registre s'inscrivent les nombreux représentants de la colonie américaine que remuèrent les descendants du général Lafayette : M. François de Corcelle, le comte d'Assailly, Mme de Puey, M. de Puey-Lafayette, le marquis de Chambrun, M. Pierre de Rémusat, M. Paul de Salmon, lieutenant au 1er cuirassiers, M. Jacques de Salmon, maréchal des logis aux hussards.

Toutes les Américaines ont des gerbes de fleurs à la main.

Sur leurs épaules, des domestiques portent à l'aide de bâtons de nombreuses couronnes.

La cérémonie est organisée par M. Henry-H. Adams, qui a son uniforme de capitaine américain et qui dirige tout militairement. Il donne un ordre. Les porteurs de couronnes guident la marche. Derrière eux se forme un cortège en tête duquel marche M. Eustis, ambassadeur des Etats-Unis, donnant le bras à la comtesse d'Assailly.

On traverse les deux jardins et on arrive au cimetière. C'est au fond, à droite, que se trouvent les tombeaux des Lafayette. Celui du général est le premier. Une seule pierre. Pas de monument.

M. Adams accroche à la grille deux des couronnes apportées par la colonie américaine et, se tournant vers les descendants de Lafayette, il dit en anglais combien le souvenir de celui-ci est resté vivace aux Etats Unis.

Aujourd'hui, à ce même moment, au delà de l'Océan, nos frères jettent des fleurs sur les tombes des compagnons du général qui, sur notre sol, a représenté si dignement la France. Ils m'ont honoré en me chargeant de fleurir cette tombe.

Il dispose alors sur la pierre les autres couronnes qui sont là. On lui apporte une corbeille de pensées, qu'il jette, par poignées, sur un espace laissé libre à dessein.

Et, reprenant son discours, il rend hommage à la famille de celui dont le nom est aussi célèbre aux Etats-Unis que celui de George Washington.

Après lui, M. Eustis, ambassadeur des Etats-Unis, retrace éloquemment les hauts faits de Lafayette.

M. François de Corcelle prie M. Eustis de transmettre aux Etats Unis l'expression de la gratitude des descendants de Lafayette. Il remercie le "Post No 140". M. Henry Adams, ainsi que toute la colonie américaine. Il cite les termes chaleureux dont s'est servi Lafayette en racontant son voyage aux Etats-Unis.

Un membre de la colonie dit que la reconnaissance des Etats Unis doit se répandre sur notre pays tout entier, et crie : Vive la France ! *Hurrah for France !*

C'est fini. Ceux qui ont pris directement part à cette cérémonie en garderont fièrement le souvenir.

Le soir, un grand dîner en l'honneur de Lafayette, représenté par M. François de Corcelle, le comte d'Assailly et le lieutenant Paul de Salmon, ses arrière-petits fils, a été donné par le général et Mme Meredith Read, auquel ont assisté Mlle Meredith Read, MM. Eustis, ambassadeur des Etats-Unis ; Henry Vignaud, premier secrétaire d'ambassade ; Newton Eustis, deuxième secrétaire d'ambassade ; le lieutenant R. P. Rodgers, attaché naval ; Augusta Du Bos, lieutenant Henry H. Adams, Augustus Jay, le duc de Lochat, le commodore Gerry, et Ogden Mills.

Après les fleurs, les toasts.

UNE BELLE-MERE

—DANS LE—

PHONOGRAPHE.

L'hiver dernier, du mars, au détour de la rue Dronot, je me trouve nez à nez avec mon ami Paul V....—Il était tout pâle.

—Qu'as tu donc ? lui dis je.

—Mon ami, j'ai peur....

—Toi, peur ?

—Oui, peur, une peur horrible, atroce....

Il y eut un silence, puis, tout bas, il me dit :

—Il y a huit jours, j'ai tué.... tué quelqu'un....

—Toi ? c'est impossible !.... tu ne tué ?.... mais qui ?

—Ma belle mère....

—Ta belle-mère !.... mais elle est morte il y a trois mois....

—Oui, mais je l'ai tuée.

—Ah ! ça tu deviens fou ?

—Non.... mais j'ai peur de le devenir si ça continue.

—Si ça continue.... quoi ?

—Sa voix....

—Mais quelle voix ?....

—La voix de ma belle mère.

Je connaissais la voix du sang ; mais je ne connaissais pas encore la voix d'une belle-mère d'outre-tombe. Or, voici ce que me raconte mon ami Paul V....

Il me dit comment est ma femme, nerveuse, inquiète. Elle n'est pas méchante, non, mais grincheuse, fantasque au possible. Elle ne mord pas....non ; mais elle égratigne. Certes, j'avais le plus profond respect pour celle à qui je dois la douce compagne de mes jours. Je ne dirais pas que je l'adorais, non, mais enfin je.... la tolérais, bien qu'elle fût d'un caractère intolérable. Et j'avais commis cette faute d'introduire le loup dans la bergerie conjugale.... Ma belle-mère logeait avec nous !

Ma femme s'aperçut bien vite de nos rapports cordiales en apparence : mais plus qu'au dessous de zéro en réalité.

—Paul, me dit-elle quelques jours après notre mariage, tu n'aimes pas ma mère, je le vois bien, non.... tu ne l'aimes pas, ma mère.

—Mais si, ma bonne amie, répondis-je, je l'aime, mais enfin, je l'aime....comme on aime une belle-mère.... raisonnablement. Tu ne veux pas, n'est-ce pas, que je lui mente au cou toute la journée ? ça serait ridicule, ça serait même indécent.

—Et puis, sous prétexte de l'embrasser, dit ma femme, tu aurais envie de la mordre, n'est-ce pas, dis-le.... non.... dis-le.

—Mais non, ma chère amie, mais non ; d'ailleurs raisonne un peu, on ne mange pas de la belle-mère.... Ça n'est pas une nourriture ça, et puis nous sommes en carême, tu me forces à faire maigre.... et même ! la mère

—C'est cela, dit tout de suite qu'elle te dégoûte.

—Mais non, ma chère amie, mais non, mais il y a des bornes à tout.

—Oh ! vos bornes à vous sont bien vite atteintes, ce ne sont pas les colonnes d'Hercule, j'en sais quelque chose, me dit-elle avec une moue de dédain très dédaigneuse.... Mais dites plutôt que vous ne pouvez pas sentir ma mère, vous ne pouvez pas le voir en face.

—Mais si, ma bonne amie, répondis je, de face, de profil, de trois quarts, je t'assure que je la vois sans déplaisir.

—Oui.... surtout de dos.... quand elle s'en va !.... oh ! on ne me trompe pas moi, allez ! non !.... vous n'aimez pas ma mère !

Les écluses étaient ouvertes ! Puis vinrent les hoquets, les sanglots et la crise de nerfs obligatoires.

Mme Morice, ma belle-maman, accourut, les yeux en feu, les dents serrées, la voix sèche et siffante :

—Encore ! monsieur, encore ! Ah ! je savais bien que vous n'aimiez pas ma fille, ma pauvre fille, mon Hélotes !.... Ah ! si elle ne m'avait pas, monsieur.... Vous lui avait encore fait une scène....

—Mais non je vous jure....

—Ne jures pas, monsieur, ne jures pas ! je sais ce que valent vos serments. Ah ! si je voulais dire tout, tout ce que je sais, monsieur. Vous êtes joueur, coureur, vous rentrez tard.... Aidez moi du moins à la détacher, monsieur, si vous avez un peu de cœur.... Là.... tenez le flacon de sels.... faites-lui respirer.... non, pas comme ça.... sous le nez.... vous lui mettez dans l'œil.... oh ! les hommes !....

Et lentement, ma femme renvrait un œil inquiétant. Eu m'aperceevant, elle bêla :

—Ah ! Paul, tu n'aimes pas ma mère....

Et Mme Morice ajouta de sa voix sèche en tordant son mouchoir dans ses doigts crispés :

—Ah ! monsieur, vous n'aimez pas ma fille.....

Et depuis 1886, date de mon mariage, j'était comme ça trois cent soixante-cinq jours par an et trois cent soixante-six les années bissextiles.

Il y a trois ans, Mme Morice s'en alla vers un monde meilleur. Je la conduisis jusqu'au seuil de sa nouvelle demeure avec tout le respect qui lui était dû. La poche à tempêtes une fois crevée, j'espérais jouir enfin d'une accalmie. Ce n'était pas fini !....

Toute à sa douleur, ma femme s'enfermait souvent seule ; c'était naturel et je me gardais bien de troubler cette touchante retraite.

Un soir, j'entends causer dans sa chambre. Qui pouvait être avec elle ?.... J'approchai l'oreille de la porte....

Horreur ! elle causait avec sa mère ! oui ! c'était bien la voix sèche et sifflante de Mme Morice, seulement avec une pratique dans la bouche. C'était ma belle-mère et n'était Polichinelle ! Et j'entendis le dialogue suivant :

—Tu m'aimes, dis, chérie ?

—Oui, maman.

—Ton mari est un monstre, ma fille, qui te fera mourir de chagrin et.... moi aussi.

—Ah ! maman !.... Ici des larmes, des sanglots de ma femme.

—Quand je serai morte tu pourras à moi, dis, chérie, et si ton mari te rend malheureuse encore, tu me conforas tes peines, car je sais la mère, moi, ta bonne mère !....

Je sentis que je devenais fou ! Comment elle était là, encore là, celle que je n'avais pas tuée mille fois, je ne sais pas comment ; car ma douceur n'était que comédie.... C'était donc vrai, les belles-mères qui reviennent.... Et voilà une bonne femme qui, non contente de la voix qu'elle avait sur terre, voix bien assez désagréable déjà, ô mon Dieu ! se mettait à parler du nez au fond de sa tombe pour me narguer mes doutes.

Je mis un œil à la serrure. Ma femme était assise devant un petit guéridon sur lequel se trouvait une étrange machine. Elle se composait d'un cylindre qui tournait avec une sorte de grésillement de poêle à frire, de divers rouages mus par une pile électrique, et d'un grand pavillon porte voix en zinc, adapté devant le cylindre ; c'était de ce porte-voix métallique que sortait la voix charmeresse de Mme Morice qui, à chaque tour, répétait en nasillant :

—Tu m'aimes, dis, chérie.... ton mari est un monstre....

D'un coup de pied j'enfonçai la porte. Je voyais rouge.

Au bruit, ma femme s'était levée.

—Madame, lui dis-je, quelle est cette plaisanterie ?

—Une plaisanterie, monsieur, ne profanez pas une tombe !....

—Ça, une tombe, mais c'est Guignol !

—Guignol ! ah ! la lâche ! Il insulte la voix de ma mère !

—Alors, c'est là-dedans qu'elle est, ricanai-je ?

—Oui, monsieur, oui, ma mère et moi nous avions bien que rien ne serait enoré pour vous, elle avait fois partie, et c'est pourquoi nous avions confié au phonographe sa voix chérie. Elle m'a fait ce cadeau pour ma fête, à votre insu, monsieur, et elle est là, toujours là, monsieur, présente encore. Elle nous entend, monsieur, elle vous voit.

Horrible and most horrible ! La petite mécanique d'Edison est un petit bruit sec de déclic, comme les ce d'un aquetteur d'escarbecquet, et la voix de crécelle de Mme Morice reprit de plus belle :

—Tu m'aimes, dis, chérie, confie moi tes peines.... ton mari est un monstre....

Pour le coup, c'en était trop ! Mon pied me démangeait.... la porte en mercenne ne suffisait plus à en vengance. Et l'horrible machine parlait toujours avec la voix de Polichinelle.

Tout à coup : Vlan ! dans le phonographe ! mon pied était parti, tout seul, instantanément. D'un côté le guéridon, les trois pieds en l'air, de l'autre, la petite machine détraquée qui, dans un dernier râle du courant, agonisait, disant :

—Tu m'aimes, dis, chérie ? Dis.... le.... ta.... pes.... vre mère.... ton.... ma.... ri est un....

—Monstre, m'écriai je, je le sais bien, je le sais par cœur !

Une dernière convulsion de la petite bête électrique.... et ce fut fini....

—Monsieur ! monsieur ! s'écria ma femme échevelée, je vous attends devant les tribunaux ! Vous avez tué.... la VOIX DE MA MÈRE !

Il y a huit jours de cela, mon cher, ma femme s'est retirée chez une vieille tante. Non seulement elle refuse de réintégrer le domicile conjugal, mais elle veut plaider en divorce et même elle est allée consulter trois avocats pour leur demander si on ne pouvait pas me traîner en cour d'assises !

Eh bien, le croirais-tu, j'ai des remords. De cette femme pas aimable, c'est vrai, ma vie qui était *quelqu'un*, il restait encore *quelque chose*, une partie d'elle même.... sa voix qui était, qui vivait encore, puisqu'on l'entendait, et cette voix.... je l'ai tuée !

HENRI BAUDIN.

Le vieux chemin de fer L. & N. qui offre toutes les garanties de sécurité voulues, est toujours en avant. Il est le *plus rapide* ; et c'est des doubles vestibules Pullman, auxquels sont attachés des chars restaurants allant à Washington, à Baltimore, à Philadelphie, à New York et à Boston, ainsi qu'à tous les lieux de plaisance de la Caroline et de la Virginie, par la route d'Atlanta ; aux Chûtes du Niagara, au Lac Champlain et à d'autres point de l'Est ; à Chicago et aux lieux de plaisance du Nord-Ouest, par la voie de Louisville et de Cincinnati.

On peut retenir des places dans les chars dortoirs, acheter des billets et se renseigner au bureau, coin des rues St-Charles et Commune.

JOHN KILKENY, D. P. A.

IF YOUR BACK ACHES,
Or you are all worn out, really good for nothing, suffering daily with Debility, Nervousness, *BROWN'S IRON BITTERS.*
It will cure you, cleanse your liver, and give a good appetite.

GONZALES & LAUDUMIEY.
Entrepreneurs de pompes funèbres et embaumeurs.
170 CHEMIN DU BAYOU, 170
Près Romparts.
VOITURES ET TALLY-HOS A LOUER.
Ordres pour enterrements reçus par téléphone jour et nuit.
TÉLÉPHONE NO 479.
21 fév 93—1 an

MURAT.—Décédée, hier, mardi, le 13 juin 1893, à 6 heures et demie P. M., à l'âge de 26 ans, Mme JEANNE MURAT, native de Lisbourne, France. Les amis et connaissances sont respectueusement invités à assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui, mercredi, le 14 juin 1893, à 3 heures P. M., de sa dernière résidence, No 101 rue Marais, entre Toulouse et St Louis.

AVIS SPECIAL.
Société Française du 14 Juillet.
Les privilèges des Bars, Restaurants, Jeux, etc., de la Fête Française du 14 Juillet, seront vendus, par l'entremise de M. Stephen J. Derbès, encanteur, le DIMANCHE, 18 juin, aux Fair Grounds, 2 heures de l'après-midi.
Le Comité se réserve le droit d'accepter ou de rejeter toute enchère.
E. SEMAO,
Président du Comité des Privilèges.
13 juin—mardi, jeu, sam, dim

Dr CHARLES LANAUX,
DENTISTE,
No 196 rue Canal, près Romparts.
Etant de retour dans cette ville, offre à sa clientèle et au public en général ses services professionnels. Le tarif qui suit convaincra chacun de la grande réduction dans ses prix, sans compétition, ce qui met son travail à la portée de tous :
Artification à $1 00 ; amalgame $1 00 ; ciment 50c. ; jeu de dents complètes (en dentier) à $8 00, ou deux ou plus sur pivots, de $4 00 ; extraction de dents avec l'usage de l'anesthésique 50c.
N'employant pas d'assistant, le Dr Lanaux offre une garantie de 4 ans pour tout ouvrage exécuté par lui.
13 mai—1 an—DMaJ

LIQUIDATION.
M. A. CASTEL, coin des rues Royale et St-Pierre, a l'honneur de faire savoir à ses clientèle, et au public en général, qu'il liquide ses affaires, son fonds de marchandises. L'occasion est exceptionnelle pour les familles, les personnes qui tiennent hôtels, pensions, etc. 4 juin—15j

Aux Touristes,
Saisons d'été.
Les voyageurs se rendant à toutes les localités situées au Nord et à l'Est, par la voie de Cincinnati franchissent la distance dans le plus bref espace de temps, en prenant le Louisville et Nashville railroad.
JOHN KILKENY, D. P. A.
4 juin—4 8 11 15

BASILE BARES
FACTEUR DE PIANOS,
84 Rue Royale, Nlle-Orléans
—SEUL AGENT POUR LES—
PIANOS GAVEAU, DE PARIS
Supérieur à tout ce qui n'est fait jusqu'à ce jour, de construction nouvelle pour la sonorité, l'étoffe, à celles en fer fondu d'une grande solidité, d'ailleurs parfaitement, mécanique à leur à toute épreuve, comme on peut, équilibrés pour la solidité de l'accord. Ces pianos ont reçu, récemment un volume d'une parole de son remarquable.
Accords et réparants de pianos par ouvriers experts.
Pianos droits tout neufs à $350.
Pianos de seconde main à partir de $75.
Prière de visiter le magasin et de s'assurer de la modicité de nos prix avant d'acheter ailleurs.
2 avr—1 an, dim, mar, ven

PAR DANS LE
Compact,
(Coalition des Compagnies d'Assurances.)
Compagnie d'Assurances de Lafayette, No 631 rue Magazine, près de l'avenue Jackson.
28 mai—1m PP

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville. A deux lieues de la rue du Canal, Sans doubler
Janvier 22—1 an—mer, ven, dim

RED STAR SHOE CO.
Au coin des rues Canal et Baronne.
3 Jours—Pour les spécialités—3 Jours
Le Lundi, le Mercredi et le Vendredi.
Grands lots d'échantillons pour dames, fillettes et enfants. Chaussures à quartiers bas, *ties* et pantoufles, de nuances diverses. On peut choisir au prix de $1 et de $1 25, les chaussures valant de $1 50 à $4.

Tennis pour hommes, lacés, High Laces	70c	Ties tan et noire, pour dames, à	50c
Tennis pour hommes, tan, lacés	50c	Ties tan et noire, pour dames, à	$1 20
En étoffe, canvass, pour hommes, lacés, bonnes qualités	90c	Ties pour enfants, bonnes chaussures à	50c
Pantoufles brévées pour hommes, à	60c	Pantoufles ordoles, à	40c
Oxford Tie, tan, pour hommes, à	$1 20	Pantoufles rouges, brodées à la main, fantaisie, à	75c

Si vous voulez des pantoufles ou des souliers confortables, demandez nos HOME COMFORTS.
GRAND CHOIX DE MALLES.
Les ordres de la campagne sont remplis avec exactitude et promptitude.
RED STAR SHOE CO.
11 juin—11 14

Compagnie d'Assurances PHŒNIX de Hartford, Conn.
—SUCCESSEURS DE LA—
COMPAGNIE D'ASSURANCES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.
Actif, valeur réelle..... $5,000,000
Portes réglées à la Nouvelle Orléans ainsi que le font les Compagnies locales.
JULES TUYES, Agent-Résident.
29mai—1an

COMPAGNIE D'ASSURANCE
LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE,
Plus de $51,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis
Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte immédiat qu'elles sont justifiées.
Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - - $3,239,091
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290
Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.
DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLÉANS—
Gustav H. Westfeldt. L. C. Palfrey. Louis Z. Morris. C. M. Burks.
HENRY V. OGDEN, Secrétaire Résident.
LAWRENCE F. LOW, Assistant Secrétaire
J. G. PEPPER, Député Secrétaire.
12 nov—92—1 an

FRANTZ & OPITZ,
Horlogers et Joailliers
No 17 RUE BOURBON,
Près Canal, à une porte de l'entrée de la maison D. M. Rosenthal.
1er sept

Compagnie d'assurances du Sun Mutual
DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.
Succursale No 605 rue Royale.
Capital payé.....
Actif, 1er janvier 1893.....
CHAS LAUDUMIEY, Gérant. CHS. D. POUCHEL.
18 juin 93—1 an

P. E. CARRIÈRE,
ADMINISTRATEUR,
Coin des rues Canal et Bourbon,
NOUVELLE-ORLÉANS, LNE.
Vend tous les ARTICLES PHOTOGRAPHIQUES de toutes descriptions
Nouvelles marchandises—Les derniers modèles comme appareils—Prix de New York.
14r mar—2f p a—dim mer

Montres Américaines Waltham,
—FAITES SPECIALEMENT POUR—
—BIJOUTIER—
113 et 115 RUE DU CANAL, Nlle-Orléans.
Envoyées par express avec pleine garantie sur reçu du prix et C.O.D.
Montres pour Dames, grandeurs exactes, unies ou ciselées.

Diamant au pedtre, or massif	35 00	Montre plaqué or	15 00
Montre en or massif, 14 Karat	25 00	Montre plaqué argent massif	10 00
Montre en or massif, 10 Karat	20 00	Montre Bijoutier	5 00

Montres en diamants incrustées, $50.00, $75.00, $100.00.

Prix des Montres pour Messieurs, grandeur moyenne !

Montre en or, massif, 14 Karat	40 00	Montre plaqué, 14 Karat	20 00
Montre en argent, massif	10 00	Montre plaqué, 10 Karat	15 00

Avec garantie pour qualité et le temps.
UN STOCK COMPLET DE MONTRES FINES DE HOWARD.
DIAMANTS, BIJOUTERIE ET ARGENT MASSIF.
A. M. HILL,
113 et 115 rue du Canal et 78 rue St-Charles, Nlle-Orléans.
30avril—4m

LA MAISON DE MUSIQUE
La plus ancienne et la meilleure marché de tous les Etats du Sud, est sans contredit
PHILIP WERLEIN,
135 - - RUE DU CANAL, - - 135
Pianos droits tout neufs à $250. Pianos de seconde main à partir de $75.
Prière de visiter le magasin et de s'assurer de la modicité de nos prix avant d'acheter ailleurs.
2 avr—1 an, dim, mar, ven

Hôtel de l'Europe à Biloxi.
M. BOULO préviens ses amis et le public qu'il vient de prendre en gérance l'hôtel de l'Europe, et qu'il a dépensé des sommes considérables à faire de cet hôtel un des plus confortables et le plus recherché de la côte. Les prix sont très modérés. L'hôtel sera ouvert pour la saison.
Bureau de Nouvelle-Orléans, Hôtel de Ville, 10 février 1893.
Attendu qu'il vient d'être commis un crime aussi lâche qu'atroce qui a coûté la vie à un agent actif et fidèle, l'officier Tarragone, n